

# Visionnaires, mystiques, brûlées puis cano- nisées



Avant d'être saintes, Lucie de Syracuse, Catherine de Sienne ou Jeanne d'Arc ont été constamment surveillées, brimées par le système patriarcal, torturées voire mises à mort. Les saintes de l'époque médiévale inspirent ici la chorégraphe et danseuse Bryana Fritz qui leur donne corps dans une série de portraits performés. Soit un continuum entre la narration médiévale telle qu'elle nous a été contée, et les histoires contemporaines telles qu'on pourrait les fantasmer.

Bryana Fritz est une chorégraphe, danseuse et écrivaine basée à Bruxelles. Elle collabore régulièrement avec Henry Andersen sous le pseudonyme Slow Reading Club. Elle a également cosigné le duo *Knight Night* avec Thibault Lac. Elle présente ses portraits de saintes rassemblés dans la performance *Submission*, en octobre au Pavillon ADC.

## Entretien Bryana Fritz

PROPOS RECUEILLIS PAR WILSON LE PERSONNIC

**Tu développes depuis plusieurs années un projet au long cours, *Submission Submission*, qui compile une série de portraits performatifs de femmes saintes martyres.**

**Comment en es-tu venue à t'intéresser à ces femmes ?**

BRYANA FRITZ: Ce projet résulte de plusieurs recherches que je menais en parallèle. Je m'intéressais au départ aux stratégies et à l'aspect politique de la soumission et aux façons dont le corps peut négocier face à une force dominante, abstraite et extérieure à lui. Puis j'ai commencé à voir les stratégies de subversion par la soumission dans mes lectures sur les femmes médiévales. Au Moyen Âge, bien qu'il s'agisse d'une vaste période difficile à généraliser, la langue d'une femme était souvent considérée comme venimeuse, crachant des mensonges. Elle était accusée d'être la descendante d'Eve, seule responsable de la chute de l'homme. Une femme n'était pas autorisée à enseigner, elle avait rarement accès à l'éducation. Lorsqu'une femme se confrontait à cette misogynie généralisée, elle était sûre de subir de nombreuses dénonciations: on l'accusait d'être motivée

par le diable, esclave de son ventre, alcoolique, menteuse, etc. Pour s'affranchir de ce système patriarcal et justifier leurs discours, certaines femmes disaient que leurs lèvres et leurs cordes vocales étaient soumises à un pouvoir céleste: ce n'était pas elles qui parlaient, mais Dieu à travers elles. Évidemment, ce genre de revendication pouvait se retourner contre elles et les conduire au bûcher, puisqu'on pouvait les accuser d'être habitées par le diable.

Je me suis donc intéressée aux femmes saintes et à l'hagiographie. L'hagiographie (l'écriture de la vie et/ou de l'œuvre des saint-es, *nldr*) est l'un des genres les plus populaires de la littérature médiévale. Lorsque j'ai commencé à me documenter pour *Submission Submission*, j'ai trouvé une citation de l'hagiographe John Capgrave (1393-1464) qui disait à propos des saintes: « Mon travail consiste à les amener dans un corps. ». J'étais fascinée par cette idée « d'amener des saintes dans un corps ». Cette réflexion m'a progressivement conduite vers le travail que je fais aujourd'hui: j'endosse le rôle d'une hagiographe amatrice et je donne corps aux saintes à travers différentes stratégies.

**Avec *Submission Submission*, tu donnes de la visibilité et de l’empowerment à des femmes qui, à l’époque médiévale, ont été soumises à l’autorité des hommes...**

Dans mon travail, je suis très attachée à la nécessité politique de redonner de la visibilité aux femmes dans l’écriture de l’histoire. Je dois cependant préciser que dans *Submission Submission*, je traite principalement de figures qui ont été non seulement canonisées par le pape, mais aussi valorisées par la communauté chrétienne. Ici, ce n’est pas vraiment le risque d’être effacée, mais plutôt celui de voir son histoire contournée. Il est également important de rappeler que, de leur vivant, ces femmes ont fait l’objet d’une surveillance constante et que seul le temps et souvent la mort ont réussi à leur conférer leur sainteté. Et puis, derrière ces saintes, il y a aussi un grand nombre de femmes spirituelles et des femmes mystiques qui n’ont pas réussi à obtenir la reconnaissance qu’elles méritaient. J’ai bien sûr conscience que le fait de travailler avec des saintes canonisées — donc identifiées et choisies par les autorités ecclésiastiques — est discutable, car cela me situe dans un cadre de validité établi par l’église. Je pense que ce choix permet de se questionner sur comment, par qui et dans quel but la vie de ces saintes a été racontée. D’une certaine manière, mon intention est de ramener clandestinement ces saintes dans le domaine public et de partager leur histoire, à ma façon. Je ne suis pas intéressée par la recherche de la vérité. Ce qui m’intéresse, c’est la pluralité des histoires qui entourent la figure d’une sainte, et la manière dont je peux participer aussi à cette narration.

**Comment se formalise ta recherche théorique : travailles-tu en bibliothèque, à partir d’archives... ?**

Je commence toujours mes recherches sur une sainte par la lecture de ses propres écrits, s’ils existent. Un grand nombre de saintes de la fin du Moyen Âge écrivaient leur propre vie, soit par l’intermédiaire

**« De leur vivant, ces femmes ont fait l’objet d’une surveillance constante et seul le temps et souvent la mort ont réussi à leur conférer leur sainteté »**

d’un confesseur, d’un scribe ou parfois même de leur propre main. Ensuite, je commence à ouvrir des brèches et à considérer d’autres écrits périphériques de la même période. Enfin, je considère également l’image de la sainte et sa représentation dans l’histoire de l’art et dans le paysage contemporain — de la culture pop aux écrits de fanfiction, en passant par le symbolisme politique et les festivités religieuses données encore actuellement en son honneur. Plutôt que de consulter des archives (ce qui me

semble être une pratique extrêmement importante pour les universitaires et les chercheuses), j’essaie de travailler avec les matériaux et les ressources qui sont à portée de main. Aujourd’hui, énormément d’archives sont numérisées, accessibles au public et libres de droits. Une grande partie de mes recherches se fait donc en ligne : je puise mes références aussi bien sur des sites scientifiques, dans des bibliothèques virtuelles, que sur des sites plus populaires ou des conférences de vulgarisation scientifiques. Lorsque c’est possible, j’essaie aussi de visiter des lieux et des villes importants pour les saintes. Je suis par exemple allée dans la Basilique San Domenico à Sienne voir la tête de Catherine de Sienne ; sur la place du Vieux-Marché à Rouen où Jeanne d’Arc a été brûlée vive. Ces voyages me permettent de ressentir de nouvelles vibrations, de fantasmer, créer de nouveaux échos.

**Comment abordes-tu la lecture des textes hagiographiques ?**

Dans la littérature hagiographique, j’ai pu constater que la vie et l’histoire des saintes n’était jamais identique d’un texte à l’autre, selon la période où il avait été écrit. L’histoire de Lucie de Syracuse en est un parfait exemple : une version raconte qu’elle a été torturée et qu’on lui a arraché les yeux après avoir été dénoncée par son fiancé lorsqu’il a découvert qu’elle avait fait le vœu de chasteté ; une autre version raconte qu’elle les a arrachés elle-même pour les donner au jeune homme qu’elle refusait d’épouser.

Ces différentes variations ouvrent la possibilité de continuer à écrire et réécrire ces histoires. J’aime cette idée, car elle permet d’imaginer un continuum entre la narration médiévale et contemporaine. Plutôt que de considérer ces altérations comme une menace pour l’exactitude historique, je vois ces variations à travers le temps comme une nouvelle manière de raconter et d’actualiser ces histoires. Je dois dire aussi qu’avec la littérature médiévale, je suis souvent confrontée à de l’incompréhension, ou à une mauvaise interprétation de ma part, car les paradigmes, en particulier les notions relatives au corps, ont radicalement changé aujourd’hui. Ces incompréhensions sont intéressantes à considérer : elles m’obligent à rester attentive aux liens que je pourrais instinctivement établir.

**De quelles manière réinvestis-tu ces récits pour tes portraits de saintes ?**

Même si je sais qu’on aime bien regarder *Submission Submission* comme un travail historiographique, je n’envisage pas cette recherche comme étant scientifique. Je traite les matériaux historiques comme un écrivain de fanfiction qui imagine des histoires alternatives, en fantasmant des romances et des scénarios sans fondement avec le texte original. J’ai plutôt l’impression de travailler avec un texte comme avec un cadavre en décomposition, en pénétrant dans ses tissus et ses cellules pour tenter de l’animer, d’en sentir les contours et de me l’approprier pour mes propres besoins. J’essaie de propulser ces récits existants en forçant leur contenu à s’adapter à une autre grille de désir. À partir de ces histoires anciennes, je souhaite produire d’autres fictions en considérant de nouvelles problématiques contemporaines.

**« Sainte Christine de Tyr a la langue coupée, Sainte Agathe de Catane a le sein coupé, Lucie de Syracuse arrache ou se fait arracher les yeux... La relation à l’intégrité du corps était à l’époque une notion tout à fait différente »**

**Selon toi, quelle est la place du corps dans la littérature médiévale ?**

En tant que lectrice, j’ai parfois l’impression que la littérature médiévale est une sorte d’équivalent textuel du *body horror* (un sous genre de l’horreur, où le corps est le lieu de tous les excès, *ndlr*). Les textes sont remplis de scènes grotesques de modifications corporelles et de démantèlement de membres. L’écriture des vies des saintes en est un parfait exemple : Sainte Christine de Tyr a la langue coupée, Sainte Agathe de Catane a le sein coupé, Lucie de Syracuse arrache ou se fait arracher les yeux... Ou encore, même si c’est plus nuancé, Catherine de Sienne, qui dit que son cœur a été enlevé et remplacé par le cœur du

Christ et qu’on lui a donné le prépuce de Jésus comme alliance. Ces scènes sont écrites d’une manière si banale qu’elles ne produisent pas le dégoût ou le choc que l’on peut ressentir face à un film d’horreur. Ce que ces histoires nous montrent aujourd’hui, c’est que la relation à l’intégrité du corps était à l’époque une notion tout à fait différente.

Actuellement, je m’intéresse aux théories médiévales de la résurrection — très débattues à l’époque — où la question du corps se focalise sur son retour à la vie avant le jugement dernier : quel âge, quelle taille et quel sexe pour le corps ressuscité ; les membres et la morphologie du corps vont-ils se reconstituer à l’identique, dans les mêmes proportions... Ce qui m’intéresse dans les débats de cette époque, c’est la question primordiale de savoir où commence et où finit un corps, comment sont comprises la continuité et la transformation de soi, quelle est la relation entre les parties et le tout. En tant que danseuse et chorégraphe, je suis bien sûr très concernée par le décalage qui s’opère à travers les époques. Pour moi, au-delà du prisme corporel, cet imaginaire médiéval permet d’avoir de nouveaux outils, plus mystiques, pour regarder notre relation avec le monde aujourd’hui.

**Comment envisages-tu la mise en corps de ces histoires dans *Submission* *Submission*?**

J'aime troubler mon interprétation en oscillant entre la position du conteur (l'hagiographe) et la résurrection de la sainte elle-même. Je souhaite reproduire une dynamique comparable à la communauté qui entourait à l'époque une sainte. Le public qui assiste à la performance peut se demander si cette femme devant eux est une sainte ou une hérétique : est-ce vraiment Dieu qui motive ses actions, ou est-ce le diable ? Plus concrètement, je compile dans un premier temps plusieurs textes autour d'une même sainte, puis j'identifie les différentes stratégies (souvent corporelles) qu'elle mettait en place pour justifier sa foi et devenir un personnage public. La plupart du temps, il s'agit de stratégies de subversion physique, de soumission à des formes célestes. Son corps était souvent le lieu de sa révolte : elle pouvait se couper les cheveux, s'arracher les yeux, se nourrir uniquement d'hostie et de vin, etc. Lorsque je travaille sur une sainte en particulier, je me demande toujours comment incarner avec spécificité son histoire et lui « donner corps », pour reprendre les mots de l'hagiographe John Capgrave que je citais au début de l'entretien, avec les outils dont je dispose aujourd'hui : mon corps et mon ordinateur.

**De nombreuses féministes appellent à une « réécriture » de l'Histoire, en y intégrant le vécu, les accomplissements et la pensée des femmes. Considères-tu que *Submission* *Submission* s'insère dans cette pensée, ce mouvement ?**

Pour moi, l'hagiographie est un genre de réécriture, et je dirais même une forme communautaire de narration. La vie d'une sainte est racontée encore et encore, de différentes manières et à différentes fins. Personnellement, je pense que les hagiographes peuvent être considérés comme des

**« Lorsque je travaille sur une sainte, je me demande toujours comment incarner son histoire et lui donner corps avec les outils dont je dispose aujourd'hui : mon propre corps et mon ordinateur »**

précurseurs historiques des auteurs de fanfiction. Ce qui me fascine le plus dans l'hagiographie, c'est son caractère non objectif. Le but d'un texte hagiographique n'est pas nécessairement de raconter toute l'histoire dans toute sa vérité ; le désir est plutôt de dépeindre la sainte dans toute sa sainteté et ses bonnes actions, et de convaincre les lecteurs de son importance. Je dirais donc que oui, je participe à l'appel pour que « l'Histoire » devienne « des Histoires ».

À un autre niveau, je pense également que les processus de relecture, de réécriture et de réactivation sont une partie importante des technologies contemporaines qui participent à faire circuler ces histoires. Que se passe-t-il si l'édition ne consiste plus à mettre un récit sous presse, mais plutôt à le faire circuler librement sur Internet et via d'autres canaux ? Je pense que nous devons reconnaître que l'ensemble du paysage de l'écriture a changé. Il est donc important de se demander comment la textualité électronique a modifié et élargi notre compréhension de l'inscription, de l'effacement, de la répétabilité, de la variabilité et de la survivabilité.

**Pour toi et de façon plus personnelle, à quoi répond cette recherche sur les saintes ?**

À bien des égards, mon désir ou peut-être même la nécessité de travailler sur les saintes est très banale et personnelle. J'ai grandi aux États-Unis dans un foyer chrétien et la religion était un sujet de discorde au sein de ma famille. L'une de mes sœurs et moi-même ne sommes pas croyantes, mon autre sœur et son mari sont très actives dans l'Église, ma tante et moi sommes lesbiennes, et une partie de ma famille est témoin de Jéhovah. À la maison, nous priions ensemble avant de manger et de dormir et nous allions au culte tous les dimanches. Mes parents nous ont emmené-es dans une église non confessionnelle qui fonctionnait sur un principe de coopération entre quatre lieux différents. Tous les dimanches, le pas-

teur se rendait dans une église et son culte était retransmis en direct dans les trois autres églises de la région, accompagné d'un orchestre. La grande majorité de ces dimanches se déroulaient donc dans un auditorium terne face à un écran. Étudier aujourd'hui la religion d'un point de vue littéraire, historique ou même théologique a été, à bien des égards, une pratique de guérison. Mais cette éducation, d'un autre côté, explique peut-être aussi la facilité, voire le vertige, que j'ai à modifier le conte-

nu et les formes chargées de christianisme. Sur une autre toile de fond — je parle ici de l'Europe occidentale où je vis désormais, où le bagage historique de l'Église est perceptible à travers la pierre, les reliques et les plafonds voûtés — je peux accéder différemment à la perversité et à la grossièreté produites en déformant, en réesthétisant ou en mettant en scène la forme et le contenu religieux. Ce sont là des degrés de provocation douce qui me procurent un immense plaisir.



IL N'ÉTAIT  
PAS TRÈS  
FAIR-PLAY.